

Bierstube Magie allemande

Et douces comme un lait d'amandes

Mina Linda lèvres gourmandes

Qui tant souhaitent d'être crues

A fredonner tout bas s'obstinent

L'air Ach du lieber Augustin

Qu'un passant siffle dans la rue

Sofienstrasse Ma mémoire

Retrouve la chambre et l'armoire

L'eau qui chante dans la bouilloire

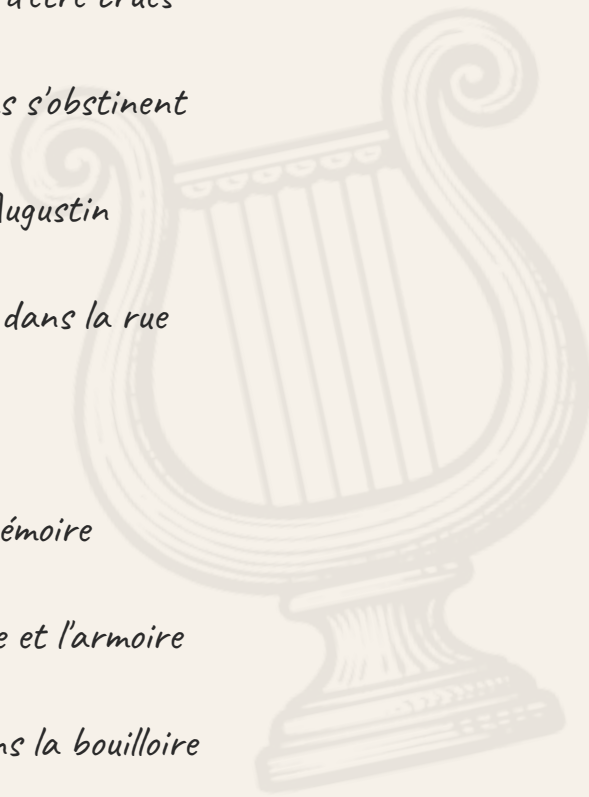
Les phrases des coussins brodés

L'abat-jour de fausse opaline

Le Toteninsel de Boecklin

Et le peignoir de mousseline

Qui s'ouvre en donnant des idées



Au plaisir prise et toujours prête

Ô Gaense-Liesel des défaites

Tout à coup tu tournais la tête

Et tu m'offrais comme cela

La tentation de ta nuque

Demoiselle de Sarrebrück

Qui descendais faire le truc

Pour un morceau de chocolat

Et moi pour la juger que suis-je

Pauvres bonheurs pauvres vertiges

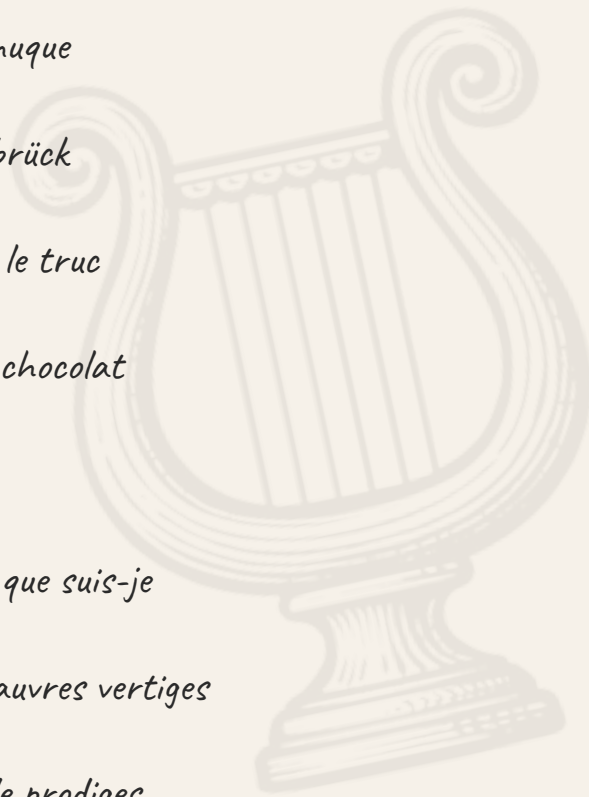
Il s'est tant perdu de prodiges

Que je ne m'y reconnais plus

Rencontres Partances hâtives

Est-ce ainsi que les hommes vivent

Et leurs baisers au loin les suivent



Comme des soleils révolus

Tout est affaire de décors

Changer de lit changer de corps

À quoi bon puisque c'est encore

Moi qui moi-même me trahis

Moi qui me traîne et m'éparpille

Et mon ombre se déshabille

Dans les bras semblables des filles

Où j'ai cru trouver un pays

Coeur léger coeur changeant coeur lourd

Le temps de rêver est bien court

Que faut-il faire de mes jours

Que faut-il faire de mes nuits

Je n'avais amour ni demeure

Nulle part où je vive ou meure



Je passais comme la rumeur

Je m'endormais comme le bruit

C'était un temps déraisonnable

On avait mis les morts à table

On faisait des châteaux de sable

On prenait les loups pour des chiens

Tout changeait de pôle et d'épaule

La pièce était-elle ou non drôle

Moi si j'y tenais mal mon rôle

C'était de n'y comprendre rien

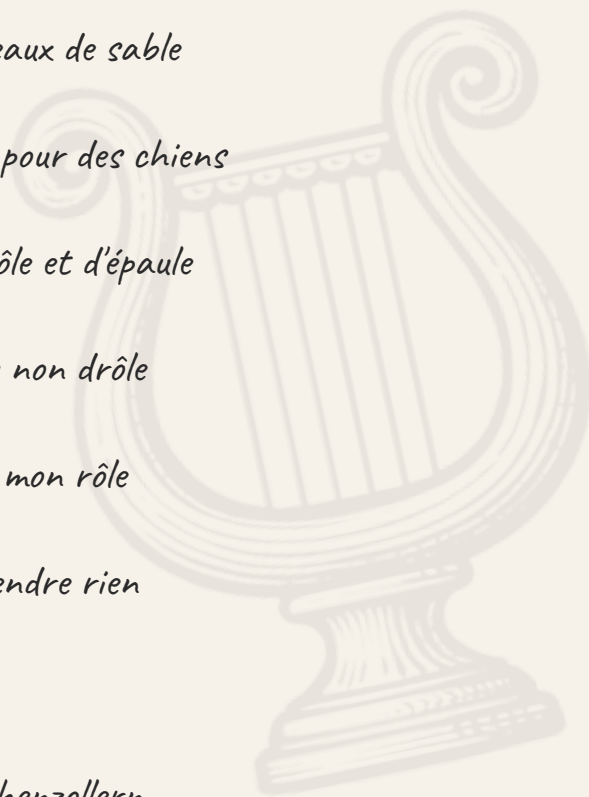
Dans le quartier Hohenzollern

Entre la Sarre et les casernes

Comme les fleurs de la luzerne

Fleurissaient les seins de Lola

Elle avait un coeur d'hirondelle



Sur le canapé du bordel

Je venais m'allonger près d'elle

Dans les hoquets du pianola

Elle était brune et pourtant blanche

Ses cheveux tombaient sur ses hanches

Et la semaine et le dimanche

Elle ouvrait à tous ses bras nus

Elle avait des yeux de faïence

Et travaillait avec vaillance

Pour un artilleur de Mayence

Qui n'en est jamais revenu

Il est d'autres soldats en ville

Et la nuit montent les civils

Remets du rimmel à tes cils

Lola qui t'en iras bientôt



Encore un verre de liqueur

Ce fut en avril à cinq heures

Au petit jour que dans ton coeur

Un dragon plongea son couteau

Le ciel était gris de nuages

Il y volait des oies sauvages

Qui criaient la mort au passage

Au-dessus des maisons des quais

Je les voyais par la fenêtre

Leur chant triste entraît dans mon être

Et je croyais y reconnaître

Du Rainer Maria Rilke.

Louis Aragon (1897-1982)

